

d'artillerie et d'autres démonstrations d'allégresse. On saluait les nouveaux venus comme un renfort arrivant d'Espagne. Le général ne partageait pas cette illusion. Sa première pensée avait été que ces troupes étaient envoyées par son ennemi, le gouverneur de Cuba. Il fit part de ses soupçons à ses officiers, qui les communiquèrent peu à peu aux soldats; les transports de joie auxquels on s'était abandonné firent place à de vives inquiétudes, lorsqu'on vint à réfléchir sur la probabilité de cette conjecture et sur la force de l'ennemi. Cependant les compagnons de Cortés ne se découragèrent point : ils prirent, au contraire, l'engagement de rester fidèles à leur cause et de soutenir leur chef, quelles qu'en pussent être les conséquences. C'est encore un de ces exemples qui prouvent l'influence qu'exerçait Cortés sur ces aventuriers. Du reste, tous les doutes furent bientôt dissipés par l'arrivée des prisonniers de Villa-Rica.

Un des hommes de l'escorte, se détachant du convoi dans les faubourgs, pénétra dans la ville, et remit au général une lettre de Sandoval, qui lui donnait tous les détails de ce qui s'était passé. Cortés envoya aussitôt au devant des prisonniers, ordonna qu'ils fussent mis en liberté, et leur fit donner des chevaux, pour faire leur entrée dans la capitale d'une manière plus convenable que sur le dos des *tamanes*. Lorsqu'ils arrivèrent, il les reçut avec une politesse marquée, leur fit des excuses de la conduite brutale de ses officiers, et parut empressé de calmer, par les égards les plus empressés, l'irritation de leurs esprits. Il les combla en outre de présents, et parvint, par la séduction de ses procédés, à opérer un tel changement dans leurs dispositions, que, d'ennemis qu'ils étaient, il en fit des amis. C'est ainsi qu'il obtint d'eux une foule de renseignements importants, non-seulement sur les desseins de leur chef, mais aussi sur le moral de son armée. Ils lui apprirent que les soldats de Narvaez, en général, loin de désirer d'en venir aux mains avec les siens, feraient volontiers cause commune avec eux, s'ils n'étaient retenus par leur commandant. Ces soldats n'avaient aucun ressentiment à satis-

faire, aucune injure à venger. Ce qu'ils voulaient, c'était de l'or. L'influence personnelle de Narvaez n'était pas grande, et son arrogance, jointe à son caractère parcimonieux, lui avaient déjà aliéné en partie l'affection de ses compagnons. Ces données ne furent pas perdues pour Cortés.

Il adressa à son rival une lettre conçue dans les termes les plus conciliants. Il le suppliait de ne pas donner au monde le scandale de leurs passions personnelles. Ce serait exciter parmi les naturels l'esprit d'insubordination, et compromettre tous les résultats déjà obtenus. Une collision violente ne procurerait aucun avantage au vainqueur, et pourrait être fatale à tous deux. Ils ne pouvaient espérer de succès que par leur union. Il était prêt, pour son compte, à accueillir Narvaez comme un frère d'armes, à partager avec lui les fruits de la conquête, et à se soumettre à son autorité, s'il était en mesure d'exhiber une commission royale. Or, Cortés savait que Narvaez n'avait pas cette commission (22).

Après le départ de Guevara et de ses compagnons (23), le général résolut d'envoyer lui-même à Narvaez un messenger spécial. La personne dont il fit choix pour remplir cette mission délicate fut le père Olmedo, qui, dans tout le cours de la campagne, avait fait preuve d'un bon sens pratique et d'un talent pour les affaires qu'on ne rencontre pas toujours dans les gens de sa profession. Il lui donna une autre lettre pour Narvaez, conçue dans le même sens que la première. Il écrivit également au licencié Ayllon, dont il ignorait le départ, et à Andrés de Duero, ci-devant secrétaire de Velasquez, et son ami personnel, qui avait accompagné l'expédition. Olmedo fut chargé de s'entretenir en particulier avec eux, ainsi qu'avec

(22) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 117-120.

(23) « Notre commandant, dit Diaz, leur parla avec tant de douceur et de bonté, et leur donna tant d'or, qu'après être arrivés comme des lions rugissants, ils s'en allèrent parfaitement apprivoisés. » *Hist. de la conquista*, cap. 111.

les principaux officiers et soldats, afin de les faire entrer, autant que possible, dans ses vues de conciliation. Enfin, pour donner plus de poids à ses arguments, il fut muni d'une forte somme en or.

Sur ces entrefaites, Narvaez, renonçant à son dessein primitif de fonder une colonie sur la côte, avait porté son quartier-général à Cempoalla. C'est là qu'il était, lorsque Guevara revint et lui remit la lettre de Cortés.

Narvaez parcourut cette lettre d'un air de mépris, qui bientôt fit place à un vif déplaisir, lorsque son envoyé lui parla avec quelque emphase des ressources formidables et du caractère de son rival, l'exhortant de tout son pouvoir à accueillir les ouvertures pacifiques qui lui étaient faites. Les troupes, de leur côté, écoutant d'une oreille avide les récits qu'on leur faisait de Cortés, comparaient involontairement ses manières franches et libérales avec celles de leur commandant; elles enviaient l'opulence qui régnait dans son camp, où le dernier des soldats pouvait jouer son lingot et sa chaîne d'or, où l'on vivait au sein de l'abondance, et où l'existence du soldat semblait être une longue fête. On n'avait laissé voir à Guevara que le beau côté du tableau.

L'impression produite par ces récits fut confirmée par la présence d'Olmedo. Cet envoyé remit également ses dépêches à Narvaez, qui, après les avoir lues avec colère, s'emporta en injures contre son rival : un de ses capitaines, nommé Salvatierra, renchérissant même sur son chef, exprima hautement l'intention de couper les oreilles du rebelle et de les faire griller pour son déjeuner (24) ! Le moine, dédaignant ces impuissantes rodomontades, s'occupa de se mettre en rapport avec un grand nombre d'officiers et de soldats, qu'il trouva dans des dispositions beaucoup plus raisonnables. Son éloquence insinuante, appuyée par ses largesses, s'empara peu à peu de leurs cœurs, et il se forma, sous les yeux mêmes du chef, un parti en faveur de Cortés. Cette intrigue ne put

(24) *Hist. de la conquista*, cap. 112.

cependant être conduite si secrètement qu'elle échappât aux soupçons jaloux de Narvaez, qui, sans l'intervention de Duero, aurait fait arrêter et jeter en prison Olmedo. Il se contenta de couper court à ses menées, en le renvoyant à son maître. Mais les semences qu'il avait jetées devaient se développer et porter leurs fruits.

Narvaez renouvela publiquement la déclaration qu'il avait déjà faite, lors de son débarquement, de l'intention où il était de marcher contre Cortés et de l'arrêter comme coupable de trahison. Les Cempoallans apprirent avec étonnement que leurs nouveaux hôtes, quoique compatriotes de leurs prédécesseurs, étaient leurs ennemis. Narvaez déclara également qu'il voulait délivrer Montézuma de sa captivité et le rétablir sur son trône. Il reçut, dit-on, un riche présent de l'empereur aztèque, qui entra en correspondance avec lui (25). Il est assez vraisemblable que Montézuma, le croyant l'ami de Cortés, le traita avec sa munificence ordinaire. Mais qu'il ait entamé avec lui une correspondance secrète, hostile aux intérêts du général, est un fait trop en opposition avec l'ensemble de sa conduite, pour être admis légèrement.

Ces diverses circonstances n'échappèrent point à l'œil vigilant de Sandoval. Il apprit ces détails en partie par des déserteurs qui s'étaient enfuis à Villa-Rica, en partie par ses propres agents, qui, déguisés sous le costume des naturels du pays, pénétraient dans le camp de l'ennemi. Il en envoya un rapport à Cortés, l'informa des progrès de la défection parmi les Indiens, et l'engagea à prendre de promptes mesures pour la dé-

(25) *Hist. de la conquista*, cap. 111.

Oviedo prétend que Montézuma convoqua un conseil de ses nobles, dans lequel il aurait été convenu de laisser les troupes de Narvaez entrer dans la capitale, puis de les écraser d'un seul coup, avec celles de Cortés! (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.) Si l'on songe à la terreur que ces dernières seules inspiraient aux Mexicains, il était impossible d'imaginer un conte plus invraisemblable. Mais il n'y a pas d'invraisemblances trop fortes pour l'histoire, encore bien que, d'après la maxime de Boileau, il puisse y en avoir pour la fiction.

fense de Villa-Rica, s'il ne voulait voir ce poste tomber aux mains de son rival. Le général comprit qu'il était temps d'agir.

Cependant, le choix de son plan de campagne était extrêmement embarrassant. Attendre à Mexico que Narvaez vint l'y attaquer, ce serait lui donner le temps de rassembler autour de lui toutes les forces de l'empire, y compris celles de la capitale, car on ne pouvait douter que tous les Aztèques ne s'empressassent de se ranger sous les bannières d'un chef qui s'annonçait comme le libérateur de leur maître. C'eût été jouer trop gros jeu.

D'un autre côté, s'il marchait contre Narvaez, il fallait ou abandonner la capitale et l'empereur, c'est-à-dire le fruit de tous ses travaux et de ses victoires, ou bien, en laissant garnison à Mexico, réduire encore ses forces, déjà beaucoup trop faibles pour tenir tête à celles de son adversaire. Ce fut cependant à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Il comptait moins peut-être sur le résultat d'une bataille que sur l'influence de ses moyens personnels et des intrigues déjà entamées, pour amener un arrangement à l'amiable ; mais il se prépara pour l'une et l'autre alternative.

Nous avons dit dans le chapitre qui précède, que Velasquez de Léon avait été envoyé avec cent cinquante hommes pour former une colonie sur un des grands fleuves qui se jettent dans le golfe du Mexique. Cortés, en apprenant l'arrivée de Narvaez, avait expédié un messager à son officier, pour l'informer de ce fait et lui porter en même temps l'ordre de suspendre ses opérations. Velasquez était déjà instruit de ce qui s'était passé par Narvaez lui-même, qui, dans une lettre écrite peu de temps après son débarquement, l'avait adjuré, au nom du gouverneur de Cuba, son parent, d'abandonner le parti de Cortés et de venir se réunir à lui. Mais cet officier avait depuis longtemps oublié tous les sujets de ressentiment qu'il avait eus jadis contre son général, à qui il était maintenant dévoué, et qui, dans tout le cours de cette campagne, lui avait donné des preuves d'une estime particulière. Cortés, en effet, n'avait pas tardé à sentir de quelle importance il était pour

lui de s'attacher ce cavalier. Sans attendre ses ordres, Velasquez avait abandonné ses travaux commencés pour se replier sur la capitale, lorsqu'il reçut les instructions du général, qui lui donnait rendez-vous à Cholula.

Cortés avait aussi fait demander un renfort de deux mille indigènes dans la province de Chinantla, située bien loin au sud-est de Cholula. Ces indigènes, race hardie et hostile aux Mexicains, lui avaient offert leurs services depuis qu'il résidait dans la métropole. Ils se servaient pour combattre d'une pique beaucoup plus longue que celle de l'infanterie espagnole et allemande. Cortés fit fabriquer trois cents de leurs lances à double pointe, dont il fit garnir l'extrémité en cuivre au lieu d'*itzli* : il se proposait de faire usage de ces armes formidables pour contenir la cavalerie de l'ennemi.

Il confia le commandement de la garnison, pendant son absence, à Pedro de Alvarado — le *Tonatiuh* des Mexicains. C'était un officier d'un haut mérite, doué surtout d'une intrépidité qui n'était pas exempte d'arrogance, et dévoué au général, dont il était l'ami personnel. Cortés lui recommanda la modération et la prudence. Alvarado devait veiller de près sur Montézuma, car de la possession de sa royale personne dépendait toute l'autorité que les Espagnols possédaient dans le pays. Il devait avoir pour lui les égards dus à son rang et commandés par la politique. Il devait respecter les usages et les préjugés des naturels, et ne pas oublier que sa petite troupe, suffisante en temps de calme pour leur imposer, serait, s'ils venaient à se soulever, balayée comme la paille devant l'ouragan.

Cortés exigea de Montézuma la promesse de maintenir avec son lieutenant les mêmes rapports d'amitié qu'il avait eus avec lui : il acquerrait par là, lui dit-il, de nouveaux titres à la bienveillance de son maître, le souverain d'Espagne. Mais s'il agissait autrement et se prêtait à quelque mouvement hostile, il devait être bien persuadé qu'il en serait la première victime.

L'empereur lui réitéra l'assurance de ses bonnes disposi-

tions. Cependant les événements qui se passaient sous ses yeux l'embarrassaient fort. Quels étaient les véritables représentants de leur souverain? Étaient-ce les Espagnols qui se trouvaient en ce moment auprès de lui, ou ceux qui venaient de débarquer? Cortés, qui s'était jusqu'alors tenu sur la réserve à ce sujet, crut devoir lui déclarer que ces derniers étaient, à la vérité, ses compatriotes, mais qu'ils trahissaient son maître. Il était donc de son devoir (et c'était un pénible devoir) de marcher contre eux; mais lorsqu'il aurait châtié leur rébellion, il reviendrait, avant de quitter le pays, faire son entrée triomphale dans la capitale. Montézuma offrit de mettre cinq mille guerriers aztèques à sa disposition; le général espagnol déclina cette offre, ne voulant pas s'embarrasser d'un corps d'auxiliaire douteux, et peut-être secrètement hostiles.

Cortés laissa à Mexico, sous les ordres d'Alvarado, cent quarante hommes, c'est-à-dire les deux tiers de sa petite armée (26), toute son artillerie, la plus grande partie de sa petite troupe de cavalerie, et la plupart des arquebusiers. Il ne garda avec lui que soixante-dix soldats; mais ils étaient tous des hommes d'élite et ceux qui lui étaient le plus attachés. Ils étaient armés à la légère et n'avaient avec eux que les bagages indispensables. Tout allait dépendre de la rapidité des mouvements.

Montézuma, porté, dans sa litière royale, sur les épaules de ses nobles, et escorté par toute l'infanterie espagnole, accom-

(26) L'édition mexicaine des lettres de Cortés dit cinq cents hommes. (*Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 122.) Mais toutes les forces espagnoles ne s'élevaient pas à ce chiffre. La traduction de la même lettre par Ramusio, imprimée dès 1563, donne le nombre indiqué dans le texte. (*Navigazioni et viaggi*, fol. 244.) Dans une pièce sans date, qui contient les déclarations de certains témoins au sujet du cinquième réservé à la couronne, il est dit que Cortés laissa dans la capitale cent cinquante soldats, sous le commandement d'Alvarado. *Probanza fecha en la Nueva-España del mar océano á pedimento de Juan Ochoa de Lexalde, en nombre de Hernando Cortés*, Ms. Le chiffre donné par l'édition mexicaine est évidemment erroné.

pagna le général jusqu'à la chaussée. Là ils se séparèrent, après s'être embrassés de la manière la plus cordiale et avec toutes les marques extérieures d'une mutuelle estime. — On était alors vers le milieu de mai 1520, c'est-à-dire qu'il y avait déjà plus de six mois que les Espagnols étaient à Mexico. Ils avaient pendant tout ce temps exercé sur le pays un empire absolu. Ils quittaient maintenant la ville pour marcher, non plus contre des Indiens, mais contre leurs propres compatriotes. C'était le commencement d'une longue série de désastres, entremêlés, il est vrai, de quelques triomphes, qu'il fallait encore parcourir avant que la conquête fût achevée (27).

(27) *Carta de villa de Vera Cruz, a el imperador*, Ms. Cette lettre, sans date, paraît avoir été écrite en 1520. Voir aussi, pour ce qui précède, *Probanza fecha a pedimento de Juan Ochoa*, Ms. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 9, cap. 1, 21; lib. 10, cap. 1. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 119, 120. Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 112, 115. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.